

Je crois qu'il ne faut jamais commencer par " je ". Je crois que le moi est haïssable. Surtout le mien.

Je sais que la première tirade d'Hamlet est " Qui va là ? ". Je crois que cette seule question préoccupera tout le monde dans les prochains jours. Et n'aura aucune espèce d'importance.

Je crois qu'une histoire ne commence jamais à son point de départ. Pas plus qu'un amour ne s'ouvre sur une simple rencontre.

Je sais impossible de revenir sur cette convention, qui exige malgré tout un début à toute chose.

Je crois que cette histoire a commencé il y a deux ans, lors d'un festival d'été. Hamlet m'y attendait, une fois encore. Je ne fus pas surpris de le retrouver : comme chaque année, de nouvelles troupes désiraient se mesurer à Shakespeare et choisissaient son prince d'Elseigneur pour tenter l'aventure.

Un peu au hasard, comme je le fais d'ordinaire, j'avais réservé en dernière minute un billet pour l'un de ces spectacles et j'avais pris place au milieu d'une salle à peu près vide, en un quartier d'après-midi où la tempérance du climat invitait davantage à goûter les joies du plein air qu'à s'enfermer dans un théâtre. La troupe, dont le nom m'échappe aujourd'hui, avait choisi d'appeler sa pochade " Hamlet, comme il vous plaira ". J'avais eu confiance en la promesse du titre.

J'avais eu tort.

C'est hors de moi que je sortis de l'endroit, trois heures plus tard.

Pendant tout le spectacle, un Shakespeare de comédie s'était ingénié sur scène à commenter l'histoire de la pièce, s'amusant des rebondissements qui naissaient sous sa plume. Il avait passé son temps à différer le moment où surviendrait le premier crime et la première vengeance. Il ne voulait plus, avait-il expliqué, de ces meurtres attendus par son public et repoussait inlassablement la scène d'un carnage dont l'écriture le rebutait d'avance.

Je me souviens très bien de ce que je ressentis en retrouvant l'air libre. Une bouffée de rage s'était emparée de mon esprit.

C'était à cela que l'on rabaissait aujourd'hui la fougue du seigneur de Stratford ? A de misérables tergiversations devant le drame ? A ce dégoût face aux violences du destin ? C'était donc cela, les interprétations auxquelles se voyait ravalé un chef d'œuvre ?

C'était insupportable. Sur le champ, je compris que je ne pouvais pas abandonner Hamlet. Je ne pouvais pas laisser dire cela de lui. Je ne pouvais pas désertier l'appel de Shakespeare. Et si mon époque ne savait plus l'entendre, alors il me faudrait la frapper d'un choc abominable pour mieux la réveiller. Au besoin, je deviendrais William lui-même, réécrivant mon texte

dans la chair molle de mon siècle malade et trempant ma plume dans son sang affaibli.

C'est ainsi, je crois bien, que mon cœur a formé, pour la première fois, ce qui allait devenir son projet Hamlet. C'est ainsi, en tout cas, que je m'en souviens. Maintenant que tout a été mené à terme et que je puis contempler mon œuvre pour mieux la raconter.

*

Pour la première fois de ma vie, ce soir, je dors en prison. Drôle d'endroit pour une nuit de Noël. Lieu idéal pour une Nuit des Rois dont je n'ai pas fini de célébrer l'avènement.

Du reste, j'en ai choisi avec précision la date et l'heure. Je me suis livré ce matin et j'ai tout avoué. Tout ce que les journaux n'osaient même pas imaginer, lorsqu'ils suivaient cette affaire. Tout ce que vous savez déjà, par bribes, indiscretions et entrefilets de cette même presse, mais dont vous ne pouvez encore concevoir l'ampleur. Tout ce que vous devrez entendre, malgré votre surdité. Tout ce que vous traitez d'horreur, mais dont vous devrez bientôt parler comme d'un coup de maître.

Tout ce qui me permet d'écrire aujourd'hui.

Enfin.